

LA CONDITION SURHUMAINE

L'écrivain **Claude Arnaud** défend **André Malraux** même s'il regrette son puritanisme.

UN DEVIN TENANT DES propos haletants, hachés, incohérents, broyant entre ses dents usées des messages sibyllins, ravagé par les mêmes tics faciaux que mon oncle schizophrène. Un exalté marchant aussi au Maxiton, venu soutenir un candi-

dat à la présidentielle devant les caméras de l'ORTF que je ne peux écouter sans rire, mais qui semble inconscient de son effet comique et du déclin de ses pouvoirs médusants – l'inverse d'un Dali qui lance sur la même chaîne unique, en se pourléchant les babines: « Je suis *fouououou* dou *tchocola Lan-vin!* » Au sortir d'une ère gaulliste marquée par un *self-control* glaçant, le Malraux de 1974 m'apparaît comme un sommet d'anachronisme – le dernier des grands prêtres en contact avec des dieux nommés de Gaulle, Nehru, Kennedy ou Mao, mais aussi Goya, Le Corbusier ou Toutankhamon.

Aussi apte à utiliser la télévision qu'un E.T. à comprendre Mallarmé, ce vieil auguste avait longtemps été l'écrivain fétiche de mon frère. Philippe avait dévoré en se rongant les ongles ses livres, des *Antimémoires* aux *Noyers de l'Altenburg* en passant par *La Condition humaine*, dans notre appartement du 35, avenue Ferdinand-Buisson. Mon aîné avait même collé sur la glace à trois pans devant laquelle il se coiffait une photo montrant Malraux en sombre hidalgo aux cheveux gominés, pareil à un don Juan austère qui se serait porté volontaire durant la guerre d'Espagne, un héros au front animé par des vagues de rides. Jusqu'à quel point perçut-il la mythomanie de Malraux? Je l'ignore. Lui qui disposait d'un redoutable sonar pour détecter les imposteurs ne fut jamais rebuté par les mensonges du ministre de la Culture du Général. Il « croyait » en l'héroïsme lyrique de Malraux, comme plus personne ne croit aujourd'hui dans les pouvoirs d'un écrivain. Il aimait le culot de cet aventurier parti pour Angkor voler des statuètes khmères, qui sut convaincre son épouse, de retour à Paris, de mobiliser l'opinion contre son emprisonnement « *arbitraire* ». Malraux avait beau s'être rendu impopulaire en voulant la peau d'Henri Langlois, le fondateur de la Cinémathèque française, puis en remontant les Champs-Élysées au bras de barons titubants du gaullisme, le 30 mai 1968, il continuait d'inspirer à mon aîné un respect éperdu, pour avoir toujours su imposer à la réalité le joug de son imaginaire. Malraux était le dieu de Philippe.

Je restais sceptique devant ce culte, ayant entendu Malraux déclarer, comme pour intimider à l'avance la curiosité des biographes: « *La vie, ce misérable tas de petits secrets...* » Je n'aimais pas ce mépris pour l'existence concrète, ce qu'il trahissait de puritanisme. La grandiloquence chevrotante de l'orateur devant la dépouille de Jean Moulin l'avait relégué dans le cimetière des vieilles gloires françaises: j'entendais la diction de Sarah Bernhardt sous le timbre d'Alain Cuny. Ce Bossuet gaulliste incarnait pour moi l'infirmité dont peuvent souffrir certains intellectuels face à la réalité. Je ne pouvais soupçonner la tragédie qui frapperait plus tard mon frère Philippe, mais je pressentais qu'on ne peut vivre ainsi, dos tourné à la vie. Je me sentais moderne, et Malraux ne l'était pas.

C'est la confusion des registres qui fascinait mon frère chez l'auteur des *Conquérants*. L'écrivain semblait posséder un transformateur psychique capable de convertir d'emblée l'action en fiction, et réciproquement. Sous la haute surveillance d'une cervelle exubérante, enregistrant tout ce qu'elle voyait et capable de tout penser, de l'esthétique à la philosophie, Malraux apportait à ses romans cette caution critique qui manque aux livres de Malaparte, cet autre mythomane en actes.

Essayiste et aventurier, théoricien et romancier, Malraux ignorait les frontières entre les civilisations et les siècles, les arts et les genres. Survolant un jour le palais de la reine de Saba, se penchant le lendemain sur le piolet qui fendit le crâne de Trotski, ce grand prêtre du beau idéal sentait trop la sacristie à mes yeux. Le fabuliste évoquant ses voyages dans une langue réservée aux initiés se doublait d'un mandarin se rêvant en confesseur unique des Grands de ce monde. L'ange Gabriel et le prophète Elie à la fois.

C'est en découvrant *Esprit*, son unique essai

Claude Arnaud est romancier. Dernier livre paru: *Qu'as-tu fait de tes frères?* Grasset, 2010.

« Malraux s'est rendu impopulaire (...) en remontant les Champs-Élysées au bras de barons titubants du gaullisme, le 30 mai 1968. » Au centre, Michel Debré et André Malraux.

